

LE FANTASQUE.

M. Pollock dévore, M. Smith fait le gros dos et prend des airs de grand homme ; il se dit en lui-même que si le gouverneur lui prêtait son uniforme il gouvernerait tout aussi bien que lui ; les aides-de-camp se mirent dans les vases d'argent qui sont vis-à-vis d'eux.

J'ai dit que M. Viger a rompu le silence. Il s'adresse à sir Allan McNab et lui dit en anglais qu'il regrette beaucoup de ne pouvoir lui parler en sa langue maternelle, la langue des Châteaubriand, des Bossuet, des Fénélon, des Montesquieu, des Guillaume Barthe ! Oh ! ajoute-t-il, mon cher sir Allan, de quelles jouissances n'êtes-vous point privé ? ne pouvoir comprendre tout ce que je pourrais vous dire si vous entendiez le français ! Mais on vous a calomnié, cher sir Allan, vous parlez français, j'en suis sûr.

SIR ALLAN (en anglais.) Non, je ne parle pas français ; mais je sais très-bien la langue gaulle, qui se rapproche beaucoup, comme vous savez de l'ancien idiôme gaulois. Vous devriez apprendre l'ancien gaulois, mon cher monsieur Viger, de cette façon nous pourrions avoir ensemble de ravissantes entretiens.

M. VIGER (*suspirant.*) Hélas ! le tems est si court ! le poids des affaires de l'état ; la multiplicité des occupations que les rebelles d'ex-ministres nous donnent ; tout cela prend tellement tous les instants que me laissent le soin de mes pauvres petites affaires privées et la considération qu'il faut que je donne aux écrits dont la presse qui se dit libérale inonde journellement le pays à mon égard, que vraiment en eussé-je même le loisir je ne me sentirais point capable de l'application que nécessiterait l'étude d'une langue comme celle que vous parliez dans votre première patrie. (*S'adressant ensuite au gouverneur-général.*) Et combien de fois aussi j'ai regretté de ne pouvoir exprimer à votre Excellence en ma langue naturelle, les sentiments de loyale admiration qu'elle m'inspire. (*Une larme à l'œil.*) Quelle affreuse idée s'empare du moi, messieurs ! mes chers compatriotes, les canadiens que j'ai tant aimés, eux qui seuls pourraient me bien comprendre ne veulent pas m'entendre ; et aujourd'hui les seuls amis qui me restent ne me comprennent point ! (*Il tire sa tabatière, prend une prise douloureuse, pleure, s'essuie les yeux, puis le nez, enfin il prend une cuillerée de soupe et ce mets national lui redonne son à-plomb.*) Mais, votre excellence, je ne puis me faire à l'idée que vous ne parlez point français ; vous le comprenez bien un peu, un diplomate de votre rang doit parler ou du moins comprendre le français ?

LE GOUVERNEUR.—Hélas ! non, mon cher monsieur Viger je ne parle point le français, mais je connais presque tous les dialectes de l'Inde. Il y en a, je vous assure qui sont de la plus grande douceur sans manquer pourtant d'une noble énergie ; vous savez sans doute que ces langues se rapprochent toutes considérablement du sanscrit que l'on soupçonne être la première des langues parlées depuis la création et que c'est de cette mère commune que sont descendues toutes les autres.

M. VIGER.—J'ai eu maintes fois dans ma jeunesse la tentation de faire une étude spéciale de cette branche étonnante des connaissances humaines linguistiques ; mais mon attention s'étant plus particulièrement portée vers l'histoire et vers les enseignements utiles dont elle abonde et que je me proposais d'expliquer plus tard à ma propre patrie, je n'ai pu suivre cette première idée ; je le regrette d'autant plus qu'on me dit que des traces de caractères sanscrits ayant été retrouvés sur une pierre près de laquelle gisaient quelques vagues restes des ossements d'un anoplotherium magnum, animal antediluvien, ce qui prouverait alors que le sanscrit était parlé avant la confusion des langues. (*Il se tourne alors vers l'aide-de-camp qui est à sa droite.*) Vous monsieur, par exemple, vous parlez français ; alors ce sera sur vous que je me relancerai pour la conversation de la soirée.